

OBSERVATIONS prononcées à la suite de la communication de Karlheinz Stierle  
(séance du lundi 22 novembre 2010)

**Bertrand Saint-Sernin:** Pour Descartes, dans le domaine de la philosophie, la ville est un contre-modèle, puisqu'il dit justement que la construction de la science ne doit pas être à l'image de celle d'une ville, faite de bric et de broc au cours de l'histoire. Il estime que chaque savant, tout en admettant que les connaissances ont été accumulées par de nombreux savants à des époques différentes, doit avoir la capacité de retrouver ces connaissances par lui-même, en refaisant les démonstrations et les expériences qui y ont conduit. Or, cela n'est aujourd'hui plus possible. Il s'ensuit que le modèle de la ville représente de nos jours, pour la philosophie, un modèle pertinent qui permet de concevoir comment il peut y avoir à la fois une pluralité d'agents dans la construction de la ville et de la science, une unité d'esprit et une possibilité de communication entre les différents agents, alors que chacun d'eux sait qu'il n'aurait pas pu construire les autres parties de la ville et de la science.

Y a-t-il, à votre connaissance, un philosophe qui ait réussi à faire le pont entre cette métaphore de la ville et l'idée d'une construction multiple de la science ?

\*  
\* \*

**Alain Besançon :** Vous avez magnifiquement parlé de la philosophie de la ville, mais peu de l'esthétique de la ville. La philosophie de la ville commence très tôt, avec Villon, Rabelais, Montaigne. Ce périgourdin, ne disait-il pas qu'il n'appartenait à la France que par Paris ? Vous avez rappelé que pour Balzac, pour Hugo et bien d'autres, Paris est la caisse de résonance qui donne un souffle puissant à leurs romans et même à leurs poèmes. Mais Paris n'apparaît pas comme belle. Encore moins chez Baudelaire. Dans *L'Éducation sentimentale*, Paris est un lieu neutre et laid. Pourtant, Flaubert vivait en un temps où l'on reconstruisait Paris. On avait de grands plans qui visaient à faire de Paris l'une des plus belles, sinon la plus belle ville du monde. Malheureusement, pendant plus d'un demi-siècle, cette reconstruction a été perçue comme ratée. On n'a pas aimé les monuments construits par le Second Empire ou par la Troisième République.

Il me semble que ce n'est que très récemment que cette perception a changé et que Paris est considéré comme une belle ville. J'y vois deux raisons possibles. D'une part, nous nous réconcilions aujourd'hui avec l'architecture de la deuxième partie du XIX<sup>e</sup> siècle. Nous redécouvrons toute la grammaire architecturale néoclassique – pilastres, orbes, triglyphes, grecques, etc. – qui a été oblitérée par la redoutable révolution du Bauhaus. D'autre part, si Paris nous paraît être une ville belle, c'est sans doute parce qu'elle est menacée. Toute la France s'intéresse à ce qui se fait à Paris en matière d'architecture et d'entretien des édifices comme on le ferait d'une personne qui, à plusieurs reprises, a échappé à de grands dangers. La Révolution française, pour commencer, a détruit soixante-dix couvents et églises parisiens. La Commune a poursuivi cette œuvre de destruction en démolissant plusieurs monuments. La spéculation immobilière, a aussi gravement touché le Paris ancien. La première guerre mondiale et la seconde ont tour à tour menacé, mais finalement

épargné Paris. On pourrait honorer le général Von Choltitz qui a risqué sa vie en désobéissant à l'ordre d'Hitler de détruire la ville.

\*  
\* \*

**Jean-Robert Pitte :** Ne portez-vous pas un amour excessif à Paris, qui vous conduit à magnifier le rôle de Paris dans l'émergence de la conscience de la ville ? Les temps classiques de Paris sont sans doute importants, mais ils ne sont qu'un moment de l'histoire de cette conscience, et certainement pas le meilleur moment en matière de démocratie. Paris n'a en effet jamais été un modèle démocratique.

Il me semble que la ville, l'*urbs*, n'existe pas sans conscience de la ville. De même que la révolution néolithique n'aurait pas eu lieu sans conscience de ce qu'est la vie, comme en témoignent les fouilles avec l'apparition simultanée du culte des déesses mères et du taureau, avant la révolution néolithique, la ville n'apparaît qu'à partir du moment où on l'on fait descendre les dieux sur terre, dans des lieux sacrés, car la ville, c'est d'abord des hommes qui s'agglutinent autour du sacré. Un certain nombre d'exemples illustrent fort bien cela : Babylone, Ur ou Jérusalem. Cette dernière est à la fois la demeure élue pour y garder les Tables de la Loi gravées par le Dieu unique et le palais royal. On ne saurait en dire autant de Paris. Certes, on pourrait évoquer Notre-Dame et Saint-Denis, en y adjoignant Reims, mais rien de comparable à Athènes avec l'Acropole et l'Agora côte-à-côte, ni à Rome avec le Forum, séjour des dieux, et le palais de l'empereur, lui-même divin, ni aux capitales chinoises, ni à Nara, Kyoto, puis Tokyo au Japon, ni Mexico ou Cuzco, ni même à La Mecque ou à Médine. Jamais la sacralité de la ville n'a été ressentie aussi fortement à Paris que dans les villes que je viens de citer, même si l'île de la Cité associe le sacré et le politique sur un espace restreint, comme Istanbul avec Topkapi et Sainte Sophie .

Le caractère sacré de la ville a perduré jusqu'à la fin du Moyen-âge occidental, après quoi sont apparues, avec la Renaissance italienne ou flamande, des villes plus laïques et démocratiques. La fresque du « Bon Gouvernement » de Sienne, qui date du XIV<sup>e</sup> siècle, montre que la ville a du sens comme siège du bon gouvernement et comme centre irradiant son ordre et sa prospérité sur les campagnes environnantes, le sacré ayant quasiment totalement disparu comme le montre le fait que la cathédrale de Sienne n'est représentée que dans un coin de la fresque.

Croyez-vous donc vraiment que Paris ait pu jouer le rôle de « creuset de la conscience urbaine » que vous lui prêtez ?

\*  
\* \*

**Jean Baechler :** Vous avez dit qu'il n'y a pas de discours *ex nihilo*. Cela vaut sans doute pour La Bruyère. Aussi me demandé-je si le « non rien » dont est né son discours n'est pas le transfert de la Cour et de la capitale à Versailles car en naît immédiatement le thème qui oppose la Cour à la ville et la ville à la Cour.

\*  
\* \*

**Bernard Bourgeois :** Hegel considère que la modernité se définit, après la naissance des cités antiques et d'autres formes de la vie politique, par l'émergence des villes – qui ne sont pas des cités – au Moyen-âge, avec le développement de l'économie. Quelle place précisément faites-vous à l'émergence des villes au cours du Moyen-âge qui, loin d'avoir été une époque médiocre, a été celle qui a permis le passage du monde antique au monde moderne ?

\*  
\* \*

**Xavier Darcos :** Il me semble que la conscience de la ville a toujours été en proie à une dialectique de grands lieux communs. Le premier cliché est celui de la ville comme lieu de perdition et d'embarras ; vous avez cité La Bruyère, mais celui-ci se réfère lui-même à Horace, à Juvénal ainsi qu'à Boileau. Le second cliché est celui de la cité idéale ; le *Tableau de Paris* de Louis-Sébastien Mercier est écrit à un moment où beaucoup de penseurs du XVIII<sup>e</sup> siècle (à commencer par lui-même) s'efforcent de dessiner la cité idéale et confèrent ses lettres de noblesse à l'utopie urbaine.

N'aurait-il pas fallu s'attacher davantage à Victor Hugo qui, dans *Notre-Dame de Paris*, intitule un chapitre « Ceci tuera cela » et se demande si la ville ne va finir par remplacer la bibliothèque, en devenant un immense lieu de savoir que personne ne maîtrisera plus, mais auquel chacun apportera sa contribution ? Cette prophétie hugolienne a du reste été reprise par Jorge Luis Borges, avec l'image de la bibliothèque universelle, et par Joyce, avec Dublin.

Beaucoup de sociologues de la ville considèrent aujourd'hui que lire la ville est devenu le moyen unique de lire la culture. N'est-ce pas au fond une consolation que la conscience de la ville, face à la disparition du livre, fournisse un ultime support culturel ?

\*  
\* \*

**Emmanuel Le Roy Ladurie :** Il y a aussi, en dialecte bâlois, les témoignages des frères Platter sur Paris, Félix P. lors des 1550's et Thomas P. junior lors des 1598's , avant comme après les guerres de religion. Pensez-vous que cela puisse s'insérer dans le panorama que vous nous avez présenté ?

\*  
\* \*

### **Réponses :**

**À Bertrand Saint-Sernin :** C'est Valéry qui m'a mis sur la piste de Descartes. Pour Valéry, la conscience de la ville est la conscience de Paris. Dans la lettre à Guez de Balzac qu'a exhumée Valéry, Descartes réfléchit sur sa propre position dans une grande ville. Il s'y sent isolé, mais cet isolement n'est pas un isolement affectif et pesant, il est celui de l'observateur qui peut voir autour de lui mille choses intéressantes. Je peux assez bien imaginer que pour Descartes le modèle d'une ville tout à fait moderne aurait pu lui donner une idée de la relation entre multiplicité et unité, qui doivent collaborer pour créer quelque chose de substantiel.

Malgré tout, pour Descartes, c'est la conscience de soi qui est à la base de la réflexion philosophique.

**À Alain Besançon :** C'est très volontairement que j'ai laissé de côté la dimension esthétique de Paris parce que, peut-être, elle me plaît trop. J'ai voulu éviter de faire intervenir dans mon exposé ma fascination pour cette merveille d'harmonie urbanistique qu'est, à mes yeux, Paris. En tout état de cause, il me semble qu'à chaque siècle, de nouveau, Paris s'invente dans sa beauté, malgré toutes les menaces qui peuvent exister. La conscience que la ville soit menacée peut en effet intensifier sa beauté. Ne serait-ce pas ce sentiment de menace aussi qui a inspiré à Montaigne son grand éloge de la beauté de Paris?

**À Jean-Robert Pitte :** Vous avez parfaitement raison de dire que la ville n'est pas pensable sans une conscience politique, sans une conscience sociale ni sans une conscience religieuse qui peut créer un centre d'identité autour duquel s'organise une société cohérente. Mais il m'importait prioritairement de montrer la tentative phénoménologique de saisir la ville dans sa réalité complexe par une conscience au milieu de la ville. À ma connaissance, il n'y a rien dans la littérature grecque ou dans la littérature romaine qui soit comparable à ce que l'on trouve à partir de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle dans la littérature française. Mes recherches en littérature anglaise et italienne m'ont conduit à la même constatation. Je crois que sur la base de longues recherches je peux soutenir le rôle tout à fait exceptionnel de Paris dans l'histoire du discours urbain.

**À Jean Baechler :** Assurément, la tension entre la Cour et la ville a pu rendre nécessaire la réflexion sur ce qui fait la particularité de la ville et de la cour, et aussi sur la différence entre Athènes et le nouveau Paris.

**À Bernard Bourgeois :** Hegel voit bien que les grandes villes européennes naissent au Moyen-âge. Mais ce qui m'a avant tout frappé en lisant ses lettres de Paris, c'est à quel point cet homme, supérieurement intelligent et d'une immense culture, qui a écrit la *Phénoménologie de l'esprit*, était incapable de saisir l'esprit d'une certaine ville et de réfléchir d'une manière phénoménologique sur ses propres sentiments et expériences en ville.

**À Xavier Darcos :** J'aurais pu parler de l'utopie urbaine chez Mercier. Mais en matière de ville idéale, comme dans toutes les utopies de la ville, on est assez loin de l'expérience phénoménologique en ville même. Les utopies sont toujours des constructions qui rendent aveugles aux détails qui contredisent ces constructions. Le mérite de Mercier est d'avoir eu le courage de parler pour la première fois de choses non utopiques dans l'expérience de la ville. Par cela, il a ouvert un vaste champ de possibilités de prise de conscience.

Assurément, Victor Hugo a bien compris la nouvelle dimension de la lisibilité de la ville sous l'expérience du livre imprimé. Il y a d'ailleurs une correspondance entre l'expérience de la lecture du roman et l'expérience de la lecture de la ville. « Lire la ville » est une formulation de plus en plus fréquente au XIX<sup>e</sup> siècle. C'est sans doute pour cette raison que Walter Benjamin, lecteur attentif des petits textes parisiens, parlait de la « Lesbarkeit der Stadt », de la « lisibilité de la ville ». Il est également à mettre au crédit de Victor Hugo l'invention du palimpseste de la ville, c'est-à-dire le concept d'une lecture à plusieurs étages pour faire l'expérience de l'historicité de la ville.

**À Emmanuel Le Roy Ladurie :** N'ayant pas lu les textes des frères Platter que vous évoquez, je ne peux malheureusement pas répondre à votre question. Mais je voudrais ajouter que les récits de voyage, à commencer par la célèbre lettre de Pétrarque sur son séjour à Paris en 1333 (Fam. I,4), sont certes un champ très riche d'observations qui pourraient donner un complément précieux au discours de Paris tel qu'il s'est formé dans la ville même.

Je vous remercie de votre indulgence à l'écoute de mes propos, conscient que parler de Paris devant vous revient à ce qu'en allemand nous désignons par l'expression « Eulen nach Athen tragen », « apporter des chouettes à Athènes », c'est-à-dire « apporter de l'eau à la rivière ».

\*

\* \*